

La Nouvelle Orléans: Stratégies ludiques de survie

Keynote address, Colloque International: La Nouvelle-Orléans, La cité décalée,
Université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, November 2013
Barry Jean Ancelet

La Nouvelle-Orléans ne fait pas partie de mon monde. Je viens des prairies et des bayous à l'ouest de cette ville-état suffisante, d'une région où les Cadiens et les Créoles essaient encore de préserver non seulement leur héritage français, mais aussi leur culture et leur identité française. Pour nous, la Nouvelle-Orléans, c'était la ville. On y allait en vacances ou à l'hôpital (quand c'était bien grave) ou pour prendre l'avion. On y trouvait une population urbaine, cosmopolitaine, multi-ethnique, multi-culturelle, essentiellement anglophone, mais influencée par beaucoup de langues... tout ce que nous, on n'était pas. C'est là où les plus grandes richesses et les plus grands besoins de l'Etat étaient concentrés. Mais quelle ville! Une ville qui a participé à la naissance du jazz, du blues et du rock and roll. Une ville d'où est sortie une litanie sans pareille de noms légendaires: Marie Laveau, Jean Lafitte, Jelly Roll Morton, Buddy Bolden, Kid Ory, Sidney Béchét, Louis Armstrong, Fats Domino, Allen Toussaint, Wynton Marsalis, Professeur Longhair, Dr. John, Pete Fountain, Al Hirt, Mahalia Jackson, Aaron et Charmaine Neville, Irma Thomas, John James Audubon, Howard K. Smith, Cokie Roberts, Emeril Lagasse, Ann Rice, et Ellen Degeneres. Une ville où la fusion culturelle et sociale que nous appelons la créolisation a produit une cuisine, une musique, une architecture comme nous n'en trouvons nulle part ailleurs, surtout pas aux Etats-Unis. Une ville qu'on a décrit comme étant au sud du Sud, une partie des Antilles; un endroit sur le continent où l'on trouve des bananiers, des orangers, de la canne à sucre, et des bougainvilliers. Une ville romantique, et dangereuse, complexe et complexée, qui a un Quartier Français qui a été construit par les Espagnols. Une ville qui était autrefois un centre de l'esclavage, mais qui avait aussi la plus grande population de gens de couleur libres avant la guerre civile. Une ville de factions et de mélanges, une ville ségréguée légalement jusqu'à pas si longtemps passé, et véritablement ségréguée jusqu'à nos jours, mais en même temps, une ville dont les expressions culturelles les plus intéressantes sont nées d'une fusion de ces communautés soi-disant ségréguées. Une ville qui bouillonne de vitalité et qui souffre d'un taux d'homicide surélevé. Une ville d'intrigues brutalement honnête, dont les problèmes sont exposés dans la littérature, dans la culture populaire, et dans les crises sociales comme l'ouragan Katrina. Une ville où l'on se bat et où l'on défile ensemble dans les mêmes rues. Le Big Easy et le Big Sleazy.

Ce dont je voudrais discuter, dans cette présentation, c'est de la résilience de la Nouvelle Orléans ainsi que de ses stratégies de survie, surtout en ce qui a été exposé en 2005 par l'ouragan Katrina. Ce désastre, le résultat de plusieurs facteurs, y compris l'emplacement fragile de la Nouvelle-Orléans, les forces naturelles et l'incompétence humaine, a produit une crise d'identité pour les diverses communautés de la ville, et a mis en question la viabilité de son existence. Plusieurs commentateurs ont posé ouvertement la question, à savoir si on devrait même essayer de reconstruire l'infrastructure d'une ville si problématique à plusieurs

niveaux. Comme nous allons le voir, les membres de ces communautés ont fini par se fier à des stratégies ludiques et carnavalesques pour s'en sortir. Selon Victor Turner :

“The way people *play* perhaps is more profoundly revealing of a culture than how they work – giving access to their heart-values...”¹

Un peu de contexte historique : on sait généralement que Robert Cavalier de la Salle a pris possession de la Louisiane au printemps de l'année 1682 quand l'équipe qu'il dirigeait a découvert l'embouchure du Mississippi. Mais les détails de cet événement tels qu'il furent notés par son frère Nicholas de la Salle dans son journal² montrent la fragilité de cette prise de possession:

[p. 31] ils trouverent dans cette isle un cancre, une coquille d'huitre qu'ils apportèrent au camp avec de l'eau sallée qu'ils avoient trouvée dans cette isle dans une marre, M. de Tonté revint le lendemain matin à 9 heures il dit que cette branche gauche se dechargeoit dans une grande mer à 7 lieuës où ils avoient veu une isle qui parroissoit couverte de grands bois, ils ne purent y aller à cause du grand vent, ils burent de l'eau elle étoit douce et bourbeuse et pleins de cocodrilles ou caymans. M. de Tonté fut aussi par le canal du milieu, on remonta la rivière et on alla cabaner à quatre lieuës sur la gauche en remontant il y avoit là des petits arbres on fit un abatis pour y planter les armes du Roy. Le lendemain M. de Tonté revint il dit que ce canal du milieu se déchargeoit dans une grande mer d'eau douce, on équarit un arbre dont on fit un poteau qu'on planta

[p. 32] et on y attacha les armes du Roy faite du cuivre d'une chaudière on planta aussi une croix et on enterra dessous une plaque de plomb ou il y avoit ces mots escrits au nom de Louis quatorze Roy de France et de Navarre. le 9^e avril 1682 on chanta le *vescilla regis* au plantement de la croix, puis le *te deum* et fait trois décharges des fusils
Les vivres manquoient et on n'avoit par jour qu'une poigné de mahis

Retour
en remontant la rivière
du Mississippi

Le lendemain 10^e avril 1682 on alla cabaner à 4 lieuës en pays noyé, il l'étoit plus qu'à l'ord^{re} à cause du degele du mar

¹ Victor Turner, “Carnival, Ritual, and Play in Rio de Janeiro,” in *Time Out of Time: Essays on the Festival*, ed. Alesandro Falassi (Albuquerque: U of New Mexico Press, 1987), p. 76.

² Extrait du journal de Nicholas de La Salle ; disponible en ligne à <https://www.tsl.texas.gov/treasures/giants/lasalle/lasalle-9.html>.

Ayant navigé 7 jours on arriva au village détruit, on y cabana, les loups virent un canot à l'autre rive de la rivière qui a une demie lieuë de large en cet endroit, on y alla on vit un

[p. 33] chemin frayé et 4 hommes cabanés à terre sous un gros arbre. Le lendemain tous les françois y furent resolus de se battre pour avoir des vivres on trouva là 4 femmes nuës comme la [naissance], on les mena au village détruit ou on retourna elles firent entendre que c'était les ouma et les chigilousa qui avaient détruit ce village...

En 1699, quand le Jean-Baptiste Lemoine Sieur de Bienville et son frère le Sieur d'Iberville ont commencé enfin à développer la colonie, les conditions n'étaient pas plus faciles, comme nous pouvons le constater dans le journal du Chevalier de Surgères³:

Le mardy 7^e, MM. d'Iberville et Surgères, visitant pour trouver un endroit, trouvèrent une petite élévation, qui paroissoit fort commode. Ils sondèrent la baye pour y entrer ; ils y trouvèrent sept à huit pieds d'eau, ce qui les fit résoudre à y faire entrer les traversiers pour y faire un fort, ne trouvant pas d'endroit plus commode, et ne pouvant en chercher à cause des vivres, dont plusieurs s'estoient trouvés gastés.

Le mercredy 8^e, on commença à abattre pour construire le fort; tous nos gens travaillèrent si vigoureusement qu'à la fin du mois le fort fut achevé. Les chaloupes transportoient pendant ce tems les poudres, les canons, les balles, les vaches, cochons, taureaux, moutons, poules d'Inde, etc. en sorte que les vaisseau leur laissèrent tout ce qu'ils peurent, ne se réservant que le nécessaire pour retourner. Les officiers estoient tous les jours à tout ; dans les chaloupes, il y avoit tousjours un officier major.

Et quelques jours plus tard :

Le vendredy 1^{er} jour de mai et le samedi 2^e, on ramena ceux qui avaient travaillé au fort. Il y a quatre bastions; deux sont faits de pièces de bois carrées, de deux à trois pieds de large, les unes sur les autres, avec des embrassures pour mettre des canons et un fossé à l'entour. Les deux autres

³ Extrait du *Journal du voyage fait à l'embouchure de la rivière du Mississipi par deux frégates du Roy, la Badine, commandée par M. d'Iberville, et le Marin, par M. le Chevalier de Surgères, qui partirent de Brest le vendredy 24 octobre 1698, ou elles avoient relasché, estant parties de la Rochelle le 5 septembre précédent*. Reproduit dans *Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de L'Amérique Septentrionale (1614-1754) : Mémoires et documents originaux recueillis et publiés par Pierre Margry*. L'auteur est inconnu, mais certains ont spéculé qu'il s'agit de M. de Sauvolle.

bastions sont faits de pieux gros, en sorte qu'il falloit quatre hommes pour les porter. Il y a douze pièces de canon montées à l'entour.

La Nouvelle-Orléans a été fondée le 7 mai 1718 par La Compagnie des Indes sous la direction de Bienville, dans un lieu qui était autrement occupé ou utilisé par les Chitimachas, une terre *relativement* haute entre le Mississipi et le Lac Pontchartrain, un lieu évidemment fragile, mais aussi intéressant pour son potentiel de portage. Pendant la période française, de 1699 à 1763, le climat politique et religieux de la colonie était problématique, en raison de plusieurs facteurs. Il y a eu quelques tentatives de propagande, comme nous trouvons dans une lettre anonyme publiée dans le *Nouveau Mercure* le 5 novembre 1718⁴:

... J'arrivai en ce Pays-ci le 25 Août dernier, jour de S. Louis. Vous m'avez demandé une legere description du Païs; la voici...

C'est un Terroir charmant qui commence à se peupler; je me suis retiré à l'endroit où l'on établit la Capitale de ce Pays que l'on nomme la *nouvelle Orleans*; elle aura de circuit une lieuë de tour, elle est située sur le bord du Fleuve du Mississipi qui a près de 800 lieuës de cours. Le Païs, qui a une très grande étenduë, est rempli de Mines d'or, d'argent, de cuivre & de plomb en differens endroits. J'ai voulu m'attacher à la Capitale de cette Province par le monde qu'elle va contenir, par le centre du commerce & l'assemblée des Chefs. J'espère de ne m'en point repentir.

Plusieurs missionnaires, comme le Père jésuite du Poisson, ont laissé des observations des mœurs des premiers pionniers, ainsi que des indigènes, qui peuvent passer pour de l'ethnologie dans un sens, en ce qu'elles procèdent d'un intérêt de décrire la culture dans la vie de tous les jours (danse, cuisine, chasse, pêche, cultivation, etc). Le père du Poisson a fait notamment cette observation concernant les maringouins:

...les maringouins: ce petit animal a plus fait jurer depuis que les Français sont au Mississipi, que l'on n'avait juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarque le matin avec le voyageur; quand on passe à travers les saules ou près des cannes, comme il arrive presque toujours, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, et ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvante guères; ils font un petit vol, et reviennent sur-le-champ à l'attaque; le bras se lasse plutôt qu'eux. Quand on met pied à terre pour dîner depuis dix heures jusqu'à deux ou trois heures, c'est une

⁴ *Trois articles de propagande parurent dans la gazette française Le Nouveau Mercure entre 1717 et 1719. Ces articles consistaient en lettres envoyées soi-disant à des individus en France mais qui en fait s'adressaient au public français. Basés sur une fantaisie, ils étaient en forme de récit de voyage, genre très en vogue pendant cette période.*

armée entière que l'on a à combattre: on fait de la boucane, c'est-à-dire, un grand feu, que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution; je ne sais lequel vaut mieux du remède ou du mal. Après dîné, on voudrait faire un petit sommeil au pied d'un arbre, mais cela est absolument impossible; le temps du repos se passe à lutter contre les maringouins. On se rembarque avec les maringouins; au soleil couchant on se remet à terre; aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes, pour faire son baire, la chaudière et la boucane: chacun y est pour soi; alors ce n'est pas une armée, mais plusieurs armées que l'on a à combattre; c'est le temps des maringouins, on en est mangé, dévoré, ils entrent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles; le visage, les mains, le corps en sont couverts; leur aiguillon pénètre l'habit, et laisse une marque rouge sur la chair qui enfle à ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piqûres.⁵

Un autre des premiers observateurs, Jean-Bernard Bossu a noté une expérience qui expose un autre aspect du caractère problématique de la nouvelle colonie:

“J’avois eu soin de mettre à mes pied mon poisson dans la crainte qu’on ne le volât; mais il arriva pis. J’avois déjà dormi une heure d’un sommeil profond & tranquille, car les habitans de ces bords sont nos alliés, & nos amis; tout à coup je sens entraîné par une force extraordinaire; je m’éveille en sursaut, comptant qu’on vouloit me faire pièce; je vous assure que je n’ai jamais eû tant de peur, & je crois qu’on l’auroit à moins; je crus que c’étoit le Diable qui m’entraînoit; je criai au secours; on crut que je rêvois, & que j’étois un visionnaire; mais quelle fut ma surprise lorsque je fus éveillé! J’aperçus un Crocodile de plus de vingt pieds de long; (Non seulement sa grandeur m’effraya; mais encore je fus infecté de la mauvaise odeur de musc qu’il exhalait.) il étoit sorti de la riviere pendant le calme de la nuit, attiré par l’appas de la Barbue que j’avois au bas de ma tente; comme ces amphibies sont extrêmement voraces, celui-là se jetta avec avidité sur mon poisson, & en emportant sa proie dans la riviere, il m’entraînoit par un coin de la tente dans laquelle j’étois enveloppé. Mais j’eux le temps de me débarasser au bord du précipice, & j’en fus quitte pour la peur. Je sauvai seulement, la peau de l’Ours qui ne me quitte plus. Cette histoire, toute simple qu’elle est, pourra passer pour un prodige chez ceux qui aiment le merveilleux.”

A ses débuts, la Nouvelle-Orléans était loin d’être ce qu’elle allait devenir. Une jeune religieuse ursuline, Marie-Madeleine Hachard, nouvellement arrivée a remarqué dans une lettre la difficulté de même situer l’établissement pour son correspondant en France:

Ce vingt-septième octobre 1727.

⁵ *Extrait des Relations des Jésuites (1720-36).*

“Vous me marquez, mon cher Pere, avoir acheté deux grandes Cartes de l’état du Missisipi, & que vous n’y trouvez pas la Nouvelle Orleans, il faut aparament que ces Cartes soient anciennes, car l’on n’auroit pas dû y obmettre cette Ville Capitale du païs; je suis fachée qu’il vous aye couté cent-dix fois pour n’y pas trouver le lieu de notre residence; l’on va je croi faire de nouvelles Cartes où notre établissement sera marqué.”⁶

D’après l’historien Carl Brasseaux, un manque de prêtres au début, renforcé plus tard par des problèmes de moralité parmi ceux qui y étaient, a diminué l’influence et l’effet de la religion sur une partie importante de la population:

...throughout the period of French rule in Louisiana (1699-1763), Catholic missionaries were consistently unsuccessful in their efforts to dictate the colony’s moral values. Indeed, clerics repeatedly lamented that their European- and Canadian-born parishioners had little regard for their religious message.⁷

The church’s lack of influence in early Louisiana stemmed from a combination of factors. First, the Catholic mission was chronically understaffed. Second, the very modest administrative stature of the vicars general, who constituted the leading religious officials in Louisiana until the 1790s, effectively limited the amount of influence that the church could exert on local civil functionaries. Third, the moral fiber of the priests themselves was often suspect, as seen in the child sired by Father St. Cosme and Father Beaubois’ attempts to seduce Governor Etienne Perier’s pretty French-born domestique while administering the sacrament of confession.⁸

Priests rarely ventured from the security of their presbytères and thus Catholics in all but the most densely populated posts lacked religious services.⁹

In the first three decades of Louisiana’s existence, clerics encountered a remarkable lack of enthusiasm among the colonists for church construction. Churches at Old Mobile, Dauphin Island, and New Orleans were either not completed or delayed because of popular apathy. No church was built in New

⁶ *Entre le 22 février 1727 et le 24 avril 1728, Marie-Madeleine Hachard, une jeune Ursuline convertie du Protestantisme, écrivit cinq lettres à son père et attacha une sixième. Le père les publia en 1728 à Rouen intitulées Relation du Voyage des dames religieuses Ursulines.*

⁷ Carl A. Brasseaux, “The Moral Climate of French Colonial Louisiana, 1699-1763,” *Louisiana History* 27 (1986): 27-28.

⁸ Perier to Abbé Raguet, November 15, 1728. AC, C 13a, 11:238; Account of the Grand Soleil of the Natchez, son of Fr. St. Cosme, missionary, 1728, BN, MSS. Fr., n.a., 2550:115; cited in Brasseaux 1986: 34.

⁹ Brasseaux 1986: 34.

Orleans, for example, until nine years after the post's establishment. During the interim, however, numerous cabarets and billiard halls had been erected, and they flourished to such an extent that the bulk of the town's population assembled at these establishments instead of the church services held in makeshift quarters. Nor would attendance improve after construction of St. Louis Church.¹⁰

Dans sa description de la Nouvelle-Orléans, un observateur a noté que tout ce qu'il entendait la nuit, c'était le son d'un violon humide et quelques cris des maisons de prostitution. Victor Turner a noté:

"Play paradoxically has become a more serious matter with the decline of ritual and the contraction of the religious sphere – in which people used to become morally reflexive, relating their lives to the values handed down in sacred traditions.... The message it delivers are often serious beneath the outward trappings of absurdity, fantasy, and ribaldry."¹¹

Dès les débuts de la colonie et même pendant un siècle après son acquisition par les jeunes États-Unis en 1803, pour une grande partie de la population de la Louisiane, la vie de tous les jours se passait en français. Les planteurs, les marchands et les professionnels coloniaux faisaient éduquer leurs enfants en français, soit en les envoyant dans des écoles de la région, soit en faisant venir un instituteur chez eux. Certains envoyaient leurs enfants en France pour continuer leur éducation, qui demeurait classique. Plusieurs d'entre eux sont passés notamment par le lycée Louis-le-Grand à Paris. Cette société a produit une littérature coloniale intéressante (poèmes, pièces, récits, romans) qui a fini par s'éteindre vers le début du vingtième siècle.

Mettons-nous en *fast-forward* pour discuter la Nouvelle-Orléans contemporaine, prenant en considération son héritage culturel, y compris deux événements déterminants de l'année, le Mardi Gras et le Jazz and Heritage Festival, les deux basés sur le jeu. Dans le contexte de la Nouvelle-Orléans, le jeu est beaucoup plus qu'un simple divertissement. Il s'agit plutôt d'une stratégie qui déborde les frontières liminales de la fête pour affecter la vie sociale en général. Le discours de ceux qui se trouvaient dans la ville, soit y étant restés soit y étant retournés, au cours des premiers mois après le désastre de Katrina, manquait rarement de mentionner ces deux fêtes en tant que mesure de la viabilité de la communauté. "Si nous pouvons réaliser un Mardi Gras, si nous pouvons réaliser un Jazz Fest, il y aura espoir pour l'avenir." Et ceci pour de bonnes raisons.

Comme Carl Lindahl,¹² Dana David,¹³ Patricia Sawin,¹⁴ et Carolyn Ware¹⁵ l'ont noté, le Mardi Gras est essentiellement un événement social paradoxalement intime

¹⁰ Brasseaux 1986: 34-35.

¹¹ Turner 1987: 77.

¹² Carl Lindahl. "One Family's Mardi Gras: The Moreaus of Basile." *Louisiana Cultural Vistas* 9/3: 46-53 (1998); "The Presence of the Past in the Cajun Country Mardi

qui sert à définir sa communauté et qui finit par être en même temps défini par cette même communauté., son *petit monde*. Ceux qui participent à ces événements sont aussi ceux qui se présentent aux *coups de main* pour aider à réparer la clôture d'un voisin et à construire une nouvelle grange. Ce sont les mêmes qui participaient aux boucheries coopératives et qui étaient invités aux bals de maison dans le voisinage. Pour comprendre l'événement au complet, il faut en considérer tout le contexte social. Les activités qui ont lieu avant et après, autour de et au-delà du jeu évident peuvent être aussi importantes pour comprendre l'essentiel de ces visites carnavalesques. Le Mardi Gras affirme les liens de la communauté, même si ce facteur peut quelquefois échapper à l'attention des chercheurs. La fonction de l'affirmation sociale, du même genre que celle qu'Henry Glassie a observé dans son étude de la tradition de *mumming* dans l'Irlande du Nord, est au cœur du jeu carnavalesque. Les *mummers* de Ballymenone, une autre procession de quémanteurs masqués guidés par un capitaine, exprimaient par leurs visites leur sens d'appartenance à la communauté¹⁶ de la même façon que l'on trouve encore dans les villages dans le sud de la Louisiane. Ray Brassieur a aussi noté une expression similaire de solidarité sociale dans ses études de la tradition de la *guignolée* dans l'ancienne région francophone du Missouri.¹⁷

En jouant, la communauté peut produire des situations qui exigent une allégeance au jeu des joueurs, et souvent s'adressent aux exigences des vrais enjeux de la société. De plus, la façon dont on joue pendant la saison du carnaval peut influencer la vie sociale de la communauté pendant le reste de l'année. Turner a observé que

“...disorder is no permanent substitute for order. A mirror inverts but also reflects an object... The liminal phases of tribal society invert but do not usually subvert the status quo, the structural form, of society; reversal underlines to the members of a community that chaos is the alternative to cosmos, so they'd better stick to cosmos, i.e., the traditional order of culture, though they can for a brief while have a whale of a good time being chaotic, in some saturnalian or lupercalian revelry, some charivari, or institutionalized orgy.”¹⁸

Gras.” *Journal of Folklore Research* 33: 101-129 (1996); “Bakhtin's Carnival Laughter and the Cajun Country Mardi Gras.” *Folklore* 107: 49-62 (1996).

¹³ Dana David, “De-Carnivalised Laughter in the Tee-Mamou Run,” paper presented at the American Folklore Society annual meeting, 1998.

¹⁴ Patricia Sawin, paper presented at the American Folklore Society annual meeting, 1998.

¹⁵ Carolyn Ware, paper presented at the American Folklore Society annual meeting, 1998.

¹⁶ Glassie, Henry, *All Silver and No Brass: An Irish Christmas Mumming* (Bloomington: Indiana University Press, 1975), 139.

¹⁷ C. Ray Brassieur, paper presented at the American Folklore Society annual meeting, 1992.

¹⁸ Turner 1987: 40-41.

En exposant les failles et les fautes dans la communauté, le jeu carnavalesque peut quelquefois influencer son évolution d'une façon subtile, mais qui peut arriver à changer le tissu social presque imperceptiblement. La fait que les membres d'une communauté rient devant le jeu carnavalesque montre qu'ils reconnaissent l'inversion que cela représente et par conséquent ce qui a été renversé. Ce que Turner appelle le "chaos" peut en fait influencer l'évolution sociale, pas directement, mais en encourageant la société à se regarder dans le miroir. Ceci semble évident dans le contexte de la Nouvelle-Orléans dans les années depuis Katrina, basé sur une longue histoire de jeu carnavalesque.

Robert Tallan, dans son livre, *Mardi Gras* a noté:

I think if there is any world left in which human beings still laugh and still, even on rare occasions, have fun, there will be a Mardi Gras, and that it will live through whatever catastrophes occur, as it survived the perishing of Greece, the destruction of Rome, the centuries of pain and plague we call the Middle Ages, the perilous journey to the end of the earth that turned out to be America, and all the wars. Men cease to laugh only when they are very ill or when they have become beasts. When men are that ill, they die. As for the beasts, they cannot laugh, and I do not imagine they have much fun. That is why Mardi Gras is not a trivial matter but a very important one. In a way, it is a symbol of the art of being human, and wherever people are still human, wherever they enjoy living, it will exist in some form.¹⁹

Malgré la dispute entre les villes de Mobile et de la Nouvelle-Orléans concernant le lieu du premier carnaval en Amérique, le Mardi Gras, qui fait partie de l'année liturgique chrétienne, faisait partie des mœurs et de la culture populaire des Européens qui sont venus coloniser le continent.

Before either of the communities was founded, Iberville and his men paused during their explorations on March 3, 1699, to observe the day somewhere near the delta of the Mississippi River. Whether they "sang and drank wine and, according to legend, flirted with some Indian women who happened to be in the vicinity" (Tassin and Stall 1984:19), is debatable, but clearly the day was part of their notion of the yearly cycle. Similar ceremonial begging processions are likely to have occurred as early as the seventeenth century among the French settlers in Acadia and New France associated with Mardi Gras, Mi-Carême and the Guignolée, which have all been reported in those areas of French cultural influence.²⁰

Katrina

¹⁹ Robert Tallon, *Mardi Gras* (Gretna: Pelican, 1976), x.

²⁰ Ibid.

L'ouragan Katrina, qui est arrivé le 29 août 2005, a complètement dérangé et déplacé la vie culturelle et sociale de la Nouvelle Orléans. Les ethnologues nous montrent que même une petite faille dans la transmission d'une tradition peut mettre en sérieuse doute cette tradition.²¹ Au cas échéant, les effets de l'ouragan ont produit beaucoup plus que des petites failles. La Nouvelle Orléans, une force motrice qui a produit beaucoup de la culture populaire que nous apprécions aujourd'hui aux Etats-Unis et bien au-delà – du jazz, au blues, au rock, au funk, de l'architecture créole à la cuisine créole aux arts créoles – est en train de se refaire en se réimprovisant, mais beaucoup continuent à se demander quels effets le déplacement massif de la population d'une ville entière va avoir sur sa continuité sociale et culturelle.

Il est vrai que la Nouvelle Orléans a survécu plusieurs événements catastrophiques au fil de son existence. La ville a brûlé deux fois dans ses premiers temps, et elle a deux fois perdu une bonne moitié de sa population suite à des épidémies de la fièvre jaune. Elle a survécu d'autres ouragans avant même qu'ils portent des noms comme Betsy et Camille et Katrina. Elle a survécu à des inondations, y compris celles de 1927, de 1940 et de 1980. Elle a survécu aussi à une épidémie de corruption parmi ses politiciens et ses policiers. L'infrastructure culturelle et sociale de la ville démontre une résilience presque miraculeuse à travers le temps. Elle s'est rebâtie et reconfigurée et réinventée maintes fois, produisant des résultats que les ethnologues et les musicologues et les anthropologues n'auraient jamais pu anticiper ou imaginer. C'est ce qui est en train de se reproduire depuis Katrina. Encore une autre couche de culture créolisée ressort des dégâts et de la boue.

On a vu d'autres migrations massives – forcées et volontaires – qui ont eu un effet sur la structure culturelle et sociale des Etats-Unis. Le fait qu'il y ait des gens de tellement d'origines raciales et ethniques dans cette nation est le résultat de l'immigration des Européens, des Africains et des Asiatiques. Après la Guerre pour l'Indépendance, les descendants de ceux qui avaient établi les treize premières colonies ont commencé à traverser les Appalaches pour s'établir vers l'ouest, déplaçant les membres des Premières Nations qui y habitaient.²² Après l'achat de la Louisiane par les jeunes Etats-Unis en 1803 et la Guerre de 1812, de nouvelles vagues d'immigrants sont arrivées pour remplir le territoire. On a utilisé l'Indian Removal Act de 1830 pour encore déplacer des milliers d'Amérindiens. Après la Guerre de Sécession, de nombreux anciens esclaves ont quitté les plantations pour aller se rétablir dans le nord. Pendant ce même temps, beaucoup d'Américains se sont tournés vers l'ouest pour aller prendre possession de ce nouveau territoire. En 1927, beaucoup de gens qui avaient été dépossédés par l'inondation épique le long du Mississippi sont partis pour des terres plus hautes. Pendant la crise économique et la sécheresse des années 1920 et 1930, des millions se sont encore déplacés pour essayer de trouver de la stabilité sociale et économique. Après la Deuxième Guerre

²¹ C.f. Pat Mire, "Anything I Catch: The Handfishing Story," Attakapas Films, 1990.

²² Jackson, Helen Hunt, *A Century of Dishonor: A Sketch of the United States Government's Dealings with Some of the Indian Tribes* (New York: Harper & Brothers, 1881; Norman: University of Oklahoma Press, 1995).

Mondiale, beaucoup ont quitté les régions rurales pour s'installer à la ville. Chaque fois, ceux qui émigraient apportaient avec eux des traits culturels de leurs origines. Ils ont influencé et ont été influencé par les nouveaux contextes dans lesquels ils se trouvaient dans des façons qui ont fini par devenir une partie intégrale de la scène culturelle. Par exemple, des endroits comme Chicago et New York sont devenus des centres importants pour le jazz et le blues qu'on venait d'y importer. Detroit a donné naissance à Motown, un son hybride avec de fortes influences du sud. Bakersfield (Californie) et Austin (Texas) sont devenus des centres pour une musique country en évolution.

En ce qui concerne la Louisiane, de nombreux Cadiens et Créoles se sont rétablis dans le sud-est du Texas, à Houston, ainsi que dans la région de San Francisco en Californie vers le début du 20^{ème} siècle pour des raisons socio-économiques. Les salles de danse et les restaurants qu'ils y ont établis ont vite commencé à montrer l'influence de leurs nouveaux contextes. Plus tard, pendant la crise dans l'industrie pétrolière des années 1980, des Cadiens et des Créoles ont quitté la Louisiane pour chercher de l'emploi dans des centres urbains comme Atlanta et Denver, où ils ont encore continué à célébrer leur musique, leur cuisine et leur tradition, improvisant mêmes des versions du Mardi Gras, souvent à la grande surprise à leurs nouveaux voisins.

Le déplacement récent des gens de la Nouvelle Orléans a produit de nouvelles combinaisons qu'on n'aurait pas pu imaginer. Il y a des *Yats* (nommé pour la salutation néo-orléanaise, "Where y'at?") et des gens du Ninth Ward qui se sont trouvés évacués à des endroits comme Phoenix, Salt Lake City et Cape Cod. On ne sait pas combien longtemps ils vont y rester. Certains ont insisté de rentrer aussitôt que leurs voisinages étaient secs, pour nettoyer et reconstruire. D'autres vont peut-être finir par rester là on les avait envoyés, se rendant compte d'un nouveau potentiel dans l'emploi et dans l'éducation. Des versions réelles d'Ignatius Reilly (l'anti-héros du roman *A Confederacy of Dunces* par John Kennedy Toole), forcés pour la première fois de sortir de leurs petits mondes, ont découvert un monde qu'ils n'avaient jamais connu. En même temps, les quartiers les plus difficiles et souvent dangereux de la ville sont en train d'être rasés et repensés où carrément abandonnés. Dans le documentaire *Tootie's Last Suit*, un Mardi Gras Indian, fouillant dans la boue pour récupérer son costume ruiné, a mis la situation dans le contexte de l'esclavage:

All the time, it seemed like slavery was back again up on us during this period of time. It almost seemed like slavery because, you know, what's the difference from the way they took us from the motherland, and the way they separated us from here?²³

Les grandes entreprises publiques comme le Superdome et le Riverfront ont été rénovées assez rapidement pour les besoins du tourisme. Les voisinages autour de ces rénovations se remplissent de nouveaux développements. Et tous ces développements sont guidés par des forces qui sont constamment en train

²³ Extrait de *Tootie's Last Suit*, d. Lisa Katzman, Pomegranate Productions, 2007.

s'improviser. Etant donnée l'histoire de la ville, il y a de fortes chances que cette improvisation produira des résultats qui seront surprenants et efficaces. Mais il y aura aussi des forces externes, au niveau national et international, qui seront ajoutées au processus. Beaucoup se demandent si la Nouvelle Orléans retrouvera son identité. Mais de quelle identité s'agit-il? La culture de la Nouvelle Orléans a toujours été improvisée et créolisée dans des façons qui sont aussi imprévisibles que des *riffs* de jazz. Le processus culturel continuera même si ses produits changeront.

Dans les endroits où les Néo-Orléanais déplacés ont une masse critique, ils vont peut-être réussir à maintenir une certaine spécificité culturelle et sociale. Au lieu de diminuer ou dissoudre la culture de la ville, ce processus pourrait l'exporter et la proliférer. Bien sûr, les grandes personnalités comme les Neville et les Meters et Dr. John et Fats Domino et les Wild Tchoupitoulas finiront par reprendre racine dans la terre sacrée. Les funérailles traditionnelles sont toujours suivies par des défilés qui célèbrent la vie qui continue. Néanmoins, il faut comprendre que ce qui produit la culture de cette ville provient d'un processus fécond aussi imprévisible qu'efficace qui est basé dans un mélange de races, d'ethnicités et de classes économiques. Cette recette a une chance de réussir encore si tous les ingrédients sont disponibles. Comme l'ethnologue Nick Spitzer insistait déjà lors d'une entrevue sur *All Things Considered* le 9 septembre 2005, il faut que les "moindres" morceaux y figurent, non seulement Preservation Hall sur Bourbon Street, mais aussi les plus petites boîtes dans tous les voisinages. Le journaliste Mike Davis a exprimé le danger de négliger cette "petite culture:"

The high-voltage energy that once rocked juke joints, housing projects and second-line parades will now be safely embalmed for tourists in a proposed Louisiana Music Experience in the Central Business District.²⁴

Les grandes entreprises connues auront toujours un momentum fort. Le Quartier Français, qui n'a pas été inondé, était en pleine opération presque immédiatement après l'ouragan. Le Café du Monde a rouvert ses portes avec beaucoup de publicité en octobre 2005. Les Fairgrounds, l'hippodrome historique datant de 1872, a pu reprendre ses activités comme prévu au printemps de 2006. Les Saints ont joué leurs matchs au colisée de Louisiana State University à Baton Rouge en 2005 et étaient de retour au Superdome pour la saison de 2006. En 2010, ils ont gagné le Super Bowl, donnant un coup important d'énergie et de fierté à la ville, encore une fois dans le contexte du jeu. Le Jazz and Heritage Festival a réussi à se remettre sur pied à temps pour le printemps de 2006, engageant de grandes vedettes comme Bob Dylan pour souligner le message de survie et de retour. La plupart des grands défilés étaient en route pour la saison du Mardi Gras en 2006. Ceci a soulevé un grand débat dans la ville. Certains disaient qu'une telle célébration entourée par autant de misère représentait un manque de respect pour les infortunés. D'autres insistaient que le Mardi Gras a toujours servi d'affirmation sociale, et donc était une façon parfaite pour exprimer l'importance de remettre sur pied la communauté dans toute

²⁴ Mike Davis, "Who is Killing New Orleans?" *The Nation*, April 10, 2006.

sa complexité. Les petits défilés, les second lines et les Mardi Gras Indians ont aussi insisté de reprendre les rues pour performer même une version modeste de leurs fêtes de solidarité et d'affirmation sociale.

Ceux pour qui un retour au normal était le plus facile étaient ceux qui avaient le plus de ressources. Quand on arrivait à sécher et nettoyer les voisinages et remonter l'infrastructure, ceux qui pouvaient rentraient pour réparer les dégâts pouvaient reprendre leurs vies. Mais, de l'autre côté de la gamme socio-économique, ceux qui avaient été envoyés trop loin pendant trop longtemps ont eu autant de problèmes pour rentrer chez eux qu'ils en avaient eu pour évacuer la ville, et pour les mêmes raisons. Un certain nombre de ceux-ci pourraient éventuellement décider de rester là où ils sont. La Nouvelle Orléans se reprend, mais cette reprise pourrait produire un contexte qui sera remarquablement différent, surtout si tous les niveaux de la société ne sont pas représentés.

Or, Katrina a enlevé davantage que les toits des bâtiments de la ville. Elle a aussi enlevé l'écran qui cachait les problèmes sociaux de la ville, exposant le cycle de désespoir et de pauvreté à toute la nation et au monde entier dans les médias. On ne pouvait plus ignorer les faits, y compris par exemple une longue histoire de brutalité et de corruption chez les policiers. Quoiqu'il y ait eu un certain nombre de policiers qui ont réagi avec honneur et avec beaucoup de courage pendant ce temps difficile, il y en a eu d'autres qui ont volé, et abusé et même tué. Dans un cas, certains policiers ont volé et revendu plus de 200 voitures. Les médias ont montré des policiers en train de battre un vieillard et d'attaquer un reporter dans le Quartier Français. L'insistance du nouveau commissaire de police que ces événements n'étaient pas motivés par des questions de race montre qu'il était malhonnête ou mal informé. Ceux qui connaissent la Nouvelle Orléans savent très bien que ce genre d'activité n'est pas rare dans cette ville. Les policiers étaient impliqués dans le fameux *lynching* des Italiens-Américains en 1891. Plus récemment, des cas comme l'affaire Algiers, l'affaire Len Davis, l'affaire Antoinette Frank, et bien d'autres, fournissent aux avocats des droits civils des carrières bien engagées. La différence dans le cas de Katrina, y compris l'affaire du Pont Danziger, est que cette fois les événements ont attiré l'attention des médias nationaux. Ceci pourrait contribuer à une amélioration de la situation dans l'avenir, mais ces tensions feront aussi partie de l'histoire émergente.

Dès les débuts coloniaux de la Louisiane, les pratiquants des arts traditionnels ont eu quelque difficulté à négocier des espaces pour leurs performances. Ceci est surtout vrai dans le contexte urbain de la Nouvelle Orléans où les Européens, les Africains et les Amérindiens se trouvaient ensemble dans les espaces publics. Ils y ont produit une fusion culturelle qui est unique à la Nouvelle Orléans. De Congo Square d'antan, où jouaient les précurseurs du jazz, aux voisinages contemporains où s'improvisent la musique et les processions dans les rues, cette culture expressive a survécu malgré les efforts pour la contenir et la contraindre, voire la sanctionner. Cette lutte se réalise dans les rues ainsi que dans les palais de justice. Cette tradition riche et féconde est au cœur même de ce que beaucoup aiment dans la Nouvelle Orléans. L'improvisation qui est à la base de cette tradition est justement ce qui frustre ceux qui voudraient la contrôler, et en même temps ce qui excite ceux qui cherchent à la produire. Il s'agit de la tradition en tant

que processus, qui résiste à tout effort de la commodifier. Elle se promène dans les rues en second line, dansant autour des obstacles que les autorités mettent pour la capturer. Jerome Smith l'a bien expliqué lors d'une réunion avec le conseil municipal: "Trying to control these processions is like trying to police a bird. You can't police a bird." Il y a une négociation constante entre les autorités et les performeurs, y compris les Mardi Gras Indians, les musiciens de la rue, et les membres des défilés improvisés et des "social aid and pleasure clubs." Les tensions exprimées dans cette négociation étaient particulièrement évidentes au cours de l'effort de remettre en route les défilés improvisés qui avaient été bannis par la police. Ces tensions ont fini par produire une confrontation entre les représentants des Indiens et les membres du conseil municipal de la ville le 27 juin 2005. Pendant cette confrontation, Allison "Tootie" Montana, le grand chef des Indiens, est tombé mort dans la chambre municipale tandis qu'il essayait d'élaborer la raison d'être de sa tradition, ainsi que son importance sociale et économique. Il est mort sur le terrain d'une guerre pour préserver un jeu. Deux mois plus tard, Katrina a balayé le terrain.

Après Katrina, il était difficile de nier l'importance de cette expression culturelle ludique dans l'effort de réaffirmer la viabilité de toute la communauté. Tout le monde, dans les rues et dans les salles municipales, comprenait que pour avoir un avenir, la Nouvelle Orléans avait besoin d'avoir un Mardi Gras. Et non seulement les grands défilés organisés, mais aussi les petites processions improvisées, précisément parce qu'il fallait les improviser. Les citoyens de la Nouvelle Orléans savaient que pour survivre et vivre, il fallait pouvoir jouer à tous les niveaux. Plusieurs membres des "tribus" des Mardi Gras Indians ont articulé ce sentiment dans le documentaire *Tootie's Last Suit*:

Chief Victor Harris (Fi Yi Yi): People say they were gonna cancel Mardi Gras, or there wasn't gonna be a carnival, or there shouldn't be a carnival. But I said, "Why shouldn't there be a carnival?" And I said, "They'll never be able to cancel Mardi Gras, not in our community." I said, "But we gonna have our Mardi Gras." And the spirit was calling.

Collins 'Coach' Lewis (Mandingo Warriors): The culture is the thing that's gonna bring us back. And this is the message that we're trying to bring forth, especially this Mardi Gras season, that's because there's healing in the culture. We got to make a stand! We gotta let 'em know! We're people! We are people! This is for real! It's not a mystery. This is about our history. I'm calling on the people to come back home. Back to New Orleans where you belong. Boy, it feels good just to have my feet on this ground. That's right. This is the promised land. This is the promised land.²⁵

Cette idée est confirmée aussi en fiction dans le premier épisode de la série *Treme*. Chief Albert Lambeaux est revenu dans son voisinage pour rebâtir sa maison. Mais il comprend aussi que la présence de quelques individus n'arrivera pas à reproduire

²⁵ *Tootie's Last Suit*, 2007.

une communauté, sans laquelle cette expérience pour lui est vide de sens. Il comprend instinctivement qu'il faudra réaliser un Mardi Gras, même dans le contexte des maisons brisées et abandonnées, et que ce rite ne se fait pas individuellement; il faut une communauté pour confirmer une communauté. Il essaie de convaincre ses quelques voisins d'abord en élaborant les raisons, mais ils résistent, insistant que leur première priorité est de nettoyer et de réparer. Chief Lambeaux finit par abandonner la raison pour se fier au jeu. Il s'habille en chef et apparaît une nuit en chantant un appel traditionnel de rassemblement:

Lambeaux: I'm the big chief, gardian of the flame. Mardi Gras Day I shoot the fire with the name. I make Lou Lou Douie Douie wachie mum bow. I make 'em jump over St. Louis cemetery, roll that lightnin', kick down the tombstones, wake up the dead, and make 'em um bow. I'm lookin' for a trail chief. Got fire, can't put it out.

Voisin: Oh Chief, that's pretty. That's real pretty. Wonderin' if I was ever gonna see somethin' like that again.

Lambeaux: I'm lookin' for a trail chief got a heart of steel.

Voisin: Albert, you gonna clean out that bar for practice? Ain't nary one of your people can even get back.

[Lambeaux chantonne et danse.]

Voisin: There might not even be no carnival this year. No St. Joseph neither.

Lambeaux: Cootchie mah. Humbah. [*En bas.*] Don't know how.

Voisin: Albert, ain't nobody home. Ain't nobody even thinking about no needle and thread.

[Lambeaux danse.]

Voisin: Some of them houses still got bodies up in there.

Lambeaux: Humbah. Don't know how.

Voisin [après un moment]: All right. Put your suit away, Chief. I'll be around by the bar tomorrow afternoon.

[Lambeaux part en dansant.]²⁶

²⁶ "Do You Know What It Means," d. Agnieszka Holland, w. David Simon and Eric Overmyer, *Treme*, HBO, episode 1 (April 11, 2010).

Le personnage du chef reste dans le contexte du jeu, refusant d'engager son voisin dans une conversation, dansant, chantant et insistant, "Humbah. Don't know how." Cette stratégie ludique réussit enfin à gagner l'argument. Son voisin accepte l'invitation, que dans le contexte de la logique il avait refusée, et le chef disparaît dans la nuit en dansant, complétant l'encadrement de la négociation par le jeu à fin de la scène aussi.

Ce genre de stratégie ludique n'était pas sans ses critiques:

However, the celebratory spirit of Carnival faces its greatest challenge since Katrina flooded the city 17 months ago. New Orleans' recovery has all but stalled. Billions of dollars in aid has not yet arrived. More than 100,000 people are still waiting on money from Gov. Kathleen Blanco's "Road Home" grant program. Crime is back; there were 19 homicides in January. And Saturday's parade was dedicated to the memories of two Krewe du Vieux members — a musician and a filmmaker — who were slain in separate incidents recently.²⁷

Et pourtant:

...Twitchell said the 31 Carnival krewes parading in the city through Feb. 20 offer a relief not found in any government recovery effort: "It is the ability to blow off some steam and have some fun that makes it possible to stay and do the work and fight the rest of the time."

But can Carnival lift the spirits of a wounded city for another year? "Not enough," said Krewe du Vieux member Barbara Ewell, a professor of English at Loyola University and native of Baker in East Baton Rouge Parish. "Carnival is always a boost, there's no doubt about it. Last year, we thought — we're back! We're going to pull this through. But it's been a year with very little progress. People's confidence in the recovery is fading."

Her husband, Jerry Speir, expressed dismay over the diaspora. Half of the city's pre-Katrina population of 455,000 still has not returned. "We try to be optimistic, but it's hard on a day-to-day basis," Speir, an author and environmental lawyer, said. "Carnival reminds us of the spirit of the city and why we're still here."

...Carnival author and historian Errol Laborde suggested that the healing and "unifying" magic of Mardi Gras cannot be discounted, post-Katrina. "I think Carnival does far more for the public psyche than people realize," Laborde said. "If we didn't have Mardi Gras, we would be a lot poorer city, emotionally."²⁸

²⁷ Allen Johnson, Jr. "Another Vieux of recovery: Krewe floats lampoon, lambaste," Special to *The Advocate*, Feb 4, 2007.

²⁸ Ibid.

Ce qui est intéressant, c'est que c'est cette même stratégie qui continue à contribuer à l'effort:

Jerome Smith: "One of these things is that we must not over-police this. You know, you cannot police a bird. There's a naturalness in that expression that brings great joy for those that witness that. And there is cooperation, but I don't think that they or David Park should be totally applauded, because the expressions are boxed in. And when I was a youngster, even the neighborhood police knew that there was no defined route, cause there's no map for the birds. So when you have them formalizing in terms of... or posturing themselves in terms of a military stiffness, you take the beauty out of it....

We need police officers who understand the value of 'good morning' and 'good evening,' to recognize the humanity of the other. And that simple statement is New Orleans' great music, but it is also a synonym for caring. You see, 'good morning' and 'good evening' means 'I care of self' and 'I care of the other.' So at times, some policemen over-police, not in an effort to be destructive. But the definition saw degrees of regimentation, and that regimentation creates irritation, and that irritation leads to some embracement that may be of conflict. So we have to [have] workshops and whatever will help. But we just need folks to deal with that in the dignity that's engrained in the New Orleans spirit, and understand that this is an institution of this city, and we have to embrace that like we meet our neighbors, 'good morning, how you do?' and try to direct that in that fashion.

Susan Guidry: Thank you. I appreciate it. There's no question, it seems that we have two things that we need to happen here. One is that the police and the city have to come to have total respect for this incredibly unique culture, and the other is that we have to come to have an understanding of how the rituals work, because the last thing we should want to do is change the tribal tradition that you all have been carrying on for generations, and it is for us to learn, and for us to understand, and for us to gain respect for your traditions, and so there would be nothing that I would be a part of that would involve boxing you in or making you have a defined route for the first time, when that is so totally not a part of your traditions. So, we are working from the assumption that we are here to learn about your traditions, and to learn how to make the Mardi Gras and St. Joseph Day happen in a more seamless way with the assistance of the police.²⁹

Bien sûr, il y aura des problèmes ainsi que des solutions que nous n'avons pas encore imaginées. Ceux qui pensent bien connaître Katrina se trompent. Nous sommes encore en train d'apprendre les enjeux de cette expérience, même huit ans

²⁹ Extrait d'un échange entre Jerome Smith et Councilmember Susan G. Guidry [District A] devant le New Orleans Governmental Affairs Subcommittee on relations between Mardi Gras Indians and NOPD, February 6, 2012.

plus tard. Le budget de l'Etat montre encore les cicatrices de cette attaque. Plusieurs des voisinages qui étaient les plus détruits, comme le Ninth Ward, sont encore en ruines, pratiquement abandonnés.

Malgré la promesse du Président George W. Bush à l'époque de fournir "one of the largest reconstruction efforts the world has ever seen,"³⁰ l'intérêt et l'effort du gouvernement national ont vite fané, laissant aux résidents de la ville la responsabilité de leur propre rétablissement et laissant plusieurs voisinages dans l'abandon. Les réparations et la reconstruction sont souvent frustrées par un nombre de facteurs, y compris des problèmes d'assurance, de codes municipaux, et de zones déclarées "au risque" pour les inondations. Dans certains cas, les résidents potentiels se trouvent dans un cercle vicieux des habitants qui attendent le conseil municipal qui attend les marchands qui attendent les écoles qui attendent les habitants...

Et pourtant, ça continue. Évidemment, la Nouvelle Orléans continue à confronter les mêmes défis naturels, politiques, sociaux et économiques qu'elle a connus depuis sa fondation. Mais la Nouvelle Orléans continue aussi à non seulement survivre mais à bien vivre, et ceci est dû en grande partie à sa longue tradition de savoir jouer.

³⁰ Cité dans Mike Davis, "Who Is Killing New Orleans?" *The Nation* (April 10, 2006).